

Introduction à la linguistique

Niveau : 2^{ème} année

Groupe : 03

Lucien TESNIÈRE (suite)

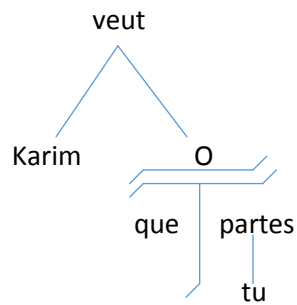
Rappel :

Translation du second degré

Symboles : \gg , 

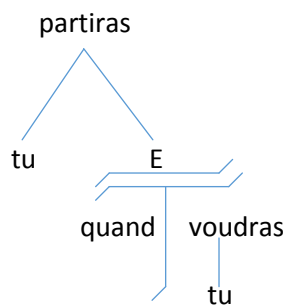
a) Translation : **I** \gg **O**

Exemple : Karim veut que tu partes.



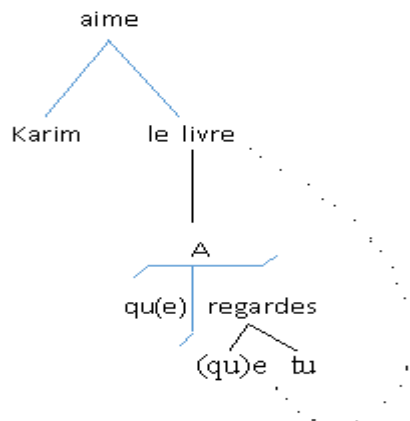
b) Translation : **I** \gg **E**

Exemple : Tu partiras quand tu voudras.



c) Translation : **I** \gg **A**

Exemple : Karim aime le livre que tu regardes.



Le distributionnalisme

Plan

- 1. Date d'apparition.**
- 2. Pionniers.**
- 3. Définition de la notion de distribution.**
- 4. Influence externe : théorie psychologique.**
- 5. Méthode.**
 - a) Collecte du corpus.**
 - b) Segmentation.**
 - c) Environnement.**
 - d) Distribution et classe distributionnelle.**
 - e) Analyse en constituants immédiats (ACI).**

Le transformationnalisme

Plan

- 1. Date d'apparition.**
- 2. Pionnier.**
- 3. Définition de la notion de transformation.**
- 4. Types de transformation.**
 - A. Transformation unaire.**
 - B. Transformation binaire.**

La grammaire générative et transformationnelle (GGT)

Plan

- 1. Date d'apparition.**
- 2. Pionnier.**
- 3. Principes.**
- 4. Apport.**
- 5. Méthode d'analyse + exemples.**

Énonciation et pragmatique

Plan

I. L'énonciation (linguistique énonciative)

1. Date d'apparition.

2. Pionniers.

3. Énonciation/énoncé.

a) Définition.

b) La situation d'énonciation, les déictiques personnels et spatio-temporels, les plans de l'énonciation.

4. Les modalités d'énonciation.

I. La pragmatique (théorie pragmatique)

1. Date d'apparition.

2. Pionniers.

3. Objectifs.

4. Actes de parole.

5. Théorie de Grice.

Introduction à la sociolinguistique

Par [Emilie L'Hôte](#) : Doctorante - université Lille 3
Publié par Clifford Armion le 25/04/2007

La sociolinguistique est cette branche de la linguistique qui étudie la diversité et les variations dans une ou plusieurs langues, cherchant à comprendre le langage tel qu'il existe en réalité. Avec l'aide du comique Ali G et du dramaturge J.M. Synge, l'auteure nous fait découvrir cette discipline relativement nouvelle.

"Let you wait, to hear me talking, till we're astray in Erris, when Good Friday's by, drinking a sup from a well, and making mighty kisses with our wetted mouths, or gaming in a gap of sunshine, with yourself stretched back unto your necklace, in the flowers of the earth..."

(The Shadow of the Glen, J.M. Synge)

Ali: What is the vibe with drugs in Ireland? It might be stereotyping or whatever man but I is heard that the Irish is always up for the crack.

Sue: No, no. Crack in Ireland means having a good time^[1].

Ali: A'ight, for real but crack is a bad drug there is a high but also a low.

(Interview de Sue Ramsey, membre du Sinn Féin, par Ali G)

Rien ne devait a priori réunir le dramaturge John Millington Synge et le comique Ali G dans une introduction à la sociolinguistique. Rien, si ce n'est justement que l'anglais qu'on leur connaît est bien différent du fameux "Queen's English". Ces deux épigraphes sont des représentations de variétés d'anglais non-standards (Synge écrit ses poèmes en *Irish English*, et Ali G utilise une version controversée de *London Jamaican English*).

Mais qu'est-ce qu'une variété d'anglais ? Et avant tout, qu'est-ce que la sociolinguistique ? Comme son nom l'indique, il s'agit de l'étude des aspects et implications sociales d'une langue ou du langage. Alors que le [linguiste générativiste](#) s'intéresse à l'universalité potentielle d'un trait syntaxique, le sociolinguiste s'intéresse aux particularités langagières d'une communauté, d'une région, d'un pays. Il part du principe que le discours est un acte d'identité dans un espace multidimensionnel (Hudson, 1996). Il s'intéresse donc à la diversité et aux variations, au sein d'une variété, d'une langue ou même entre des langues différentes.

Le sociolinguiste est en quelque sorte l'antithèse du linguiste prescriptiviste. Le but de ses recherches n'est pas d'ériger des règles et de normaliser le langage, mais de le comprendre et de l'analyser tel qu'il existe en réalité, en prenant en compte les facteurs géographiques, politiques, sociaux et démographiques auxquels il est toujours soumis.

En prenant l'anglais comme exemple principal, cette introduction aura donc pour objectif de définir le langage tel qu'il est conçu par un sociolinguiste, de détailler les facteurs de changement et de variations dans une langue, puis de comprendre les tenants et les aboutissants d'une discipline relativement nouvelle dans le champ de la linguistique - somme toute, de comprendre à quoi sert la sociolinguistique et ce qu'elle peut nous apprendre sur l'état du langage dans notre société.

1. Le langage selon les sociolinguistes

1.1 Langues et variétés

Par définition, une langue *vivante* est en perpétuelle évolution.

Le changement peut se définir diachroniquement, en comparant plusieurs périodes pour voir ce qui est resté, ce qui a été oublié ou qui a évolué, et ce qui a été créé par les locuteurs au fil du temps - ainsi l'anglais de Chaucer est bien différent de celui d'Eminem, par exemple.

Mais l'on peut aussi s'intéresser aux variations au sein d'une même langue de manière synchronique, et les voir comme une partie intégrante de la définition de celle-ci. Ainsi il n'y a pas un anglais mais des variétés d'anglais - l'anglais britannique (*British English*), l'anglais d'Irlande (*Irish English*), l'anglais des Etats-Unis (*American English*), et bien d'autres. L'anglais britannique, par exemple, se compose lui-même de nombreuses variétés, comme le Cockney, l'anglais d'Estanglie (*East Anglia English*), l'anglais de l'estuaire de la Tamise (*Estuary English*), etc.

Une variété se définit donc comme un ensemble de caractéristiques linguistiques qui ont la même distribution sociale ou/et géographique (Hudson, 1996). On peut noter des particularités syntaxiques (comme l'after-perfect en anglais d'Irlande, voir plus loin), lexicales (à Londres, on peut « *hoover the flat* », mais à Boston, il vaut mieux « *vacuum the apartment* »), et phonétiques (on citera entre autre la rhoticité du /r/ en American English, et sa non-rhoticité en *British English*)^[2]. Cette définition s'applique aussi bien à des langues qu'à des dialectes ou encore des registres. Notons qu'il est difficile, voire même illusoire, de séparer clairement les variétés entre elles, qu'elles soient socialement et/ou géographiquement

déterminées. En ce qui concerne l'anglais, par exemple, il est plus intéressant de les placer sur un continuum, qui permet une plus grande souplesse d'analyse (Trudgill, 1995). De même, il n'y a pas de différence linguistique systématique entre une langue et une variété. Les linguistes ont l'habitude de dire qu'une langue est un dialecte avec une armée ("*a language is a dialect with an army*") (Mark Sebba, [Keynote Speech from "Ways With Words" Language Conference, Sheffield 1995](#)). En effet, les dictionnaires nous expliquent que le terme langue a toujours des connotations d'identité nationale. Un dialecte est quant à lui généralement considéré comme une variété subordonnée, qui utilise un vocabulaire, une prononciation ou des idiomes non-standards (Concise Oxford Dictionary, 1982). Mais ce sont en fait tous deux des systèmes linguistiques constitués d'une grammaire et d'un vocabulaire, qui sont (ou peuvent être) acquis par leurs locuteurs comme langue première.

1.2 Statut des standards

Dès lors, l'anglais standard (*Standard English*) n'est plus à comprendre comme une norme dont diffèrent la grande majorité des locuteurs, mais une variété parmi d'autres[3]. Il a cela de particulier qu'on ne peut pas vraiment le situer géographiquement - il est à analyser comme une codification plus formelle qui vient s'ajouter à une gamme de variétés régionales. Il n'est donc en rien supérieur aux autres variétés, et chaque dialecte est aussi « correct » que les autres en tant que système linguistique (Trudgill, 1995). Mais ce n'est pas parce qu'on descend le standard de son piédestal illégitime qu'il faut lui nier tout intérêt. En effet, on peut voir le standard comme ultime garant d'une intelligibilité mutuelle, qui rend l'hétérogénéité d'une langue comme l'anglais possible et gérable. C'est ainsi qu'une des raisons avancées pour expliquer la disparition de l'irlandais (ou gaélique) est la trop grande diversité de ses dialectes[4]. Seul un standard d'orthographe existe depuis 1945, mais il n'y a par exemple toujours pas de prononciation standard de l'irlandais. La plupart des locuteurs parlent la variété propre à leur communauté, ce qui rend l'apprentissage de la langue encore plus difficile. McMahan (1994) explique que si le gallois a repris son essor, contrairement à l'irlandais, c'est grâce à l'adoption d'un standard de la langue, ce qui a eu pour effet de recréer une communauté linguistique plus forte et plus soudée.

1.3 Sociolinguistique et idées reçues

Parce qu'il favorise la diversité, une des missions du sociolinguiste est donc de combattre les idées reçues sur la langue qu'il étudie. Et si des esprits éclairés et optimistes peuvent penser qu'à l'aube de la mondialisation de notre société, les préjugés linguistiques ont été complètement éradiqués par une ouverture au monde sans précédent, laissons-les considérer un instant les exemples suivants.

Dans une analyse de l'intégration en Irlande, [Declan Kiberd](#) raconte une discussion avec un ami noir à propos de potentielles attaques racistes à Londres. La réponse de son ami, et la date de publication du livre, ne nécessitent guère de commentaires : Nobody there minds my skin colour: it's only when they hear my Dublin accent that the trouble starts (Kiberd & Longley, 2001).

À Belfast, le 26 février 2006, [Máire Nic An Bhaird](#), une institutrice de 25 ans, a reçu une amende de 150€ pour « disorderly behaviour », après s'être adressée en irlandais aux policiers qui l'interpellaient. Qu'elle ait crié « Tíocfaidh Ar Lá[5] » ou non n'est certainement pas la question la plus pertinente à poser après cet épisode qui semble sorti tout droit du siècle dernier.

Cela dit, ces deux exemples suggèrent clairement qu'il n'est pas possible de concevoir une langue et ses variétés hors de la société qui les parle, et que le langage est bel et bien un phénomène culturel qui s'explique par des critères sociaux, politiques, géographiques et démographiques. L'idée selon laquelle la société a des effets clairs sur le langage est d'ailleurs bien plus largement acceptée que celle qui postule qu'une langue aurait une influence directe sur ceux qui la parlent[6].

On s'attachera donc à illustrer notre première idée dans la suite de cette réflexion sur la sociolinguistique.

2. Langage et société - barrières et contacts

2.1 Origines - contacts et créoles

Maintenant que le concept de variété linguistique a été défini, on peut se demander pourquoi le langage n'est pas uniforme, voir même universel. Y a-t-il une alternative scientifique au mythe de la tour de Babel ? Pour répondre à cette question épineuse, une réflexion historique et géographique s'impose.

La géographie physique est sûrement le facteur le moins controversé en ce qui concerne l'étude de variétés linguistiques. En effet, des frontières naturelles telles qu'une montagne ou un fleuve peuvent avoir une grande influence sur des différences de langage entre les deux communautés qu'elles séparent.

Si l'on évoquait tout à l'heure la mondialisation et l'ouverture médiatique de la société en rapport avec la potentielle éradication des idées reçues sur les variétés d'anglais, on peut également noter qu'une communauté isolée géographiquement et/ou socialement a plus de chances d'utiliser une variété linguistique spécifique, entre autre parce qu'elle sera moins touchée par des processus de standardisation de la communication qu'un grand centre urbain. Par exemple, un sociolinguiste qui voudrait étudier la variété d'anglais parlée en Irlande

trouvera plus facilement son bonheur dans le nord du comté de Roscommon (et plus généralement dans l'Ouest du pays) qu'en plein centre de Dublin. De même, Trudgill (1995) mentionne que les innovations linguistiques se propagent souvent des centres urbains vers la campagne ([wave theory](#)).

- **Créoles**

Une variété naît parfois de situations de contact entre deux ou plusieurs langues. Notons que certaines situations de contact sont bien plus traumatiques que d'autres, et que ce sont ces cas extrêmes qui engendrent ce que l'on appelle des langues créoles [7]. Le terme technique « créole » s'applique à une langue qui a été créée par le contact entre deux ou plusieurs langues. Notons qu'on parle ici d'une nouvelle langue, qui n'existait pas auparavant, qui garde certaines caractéristiques des langues d'origine, et qui a bel et bien des caractéristiques qui lui sont propres. C'est une langue qui se crée extrêmement rapidement, toujours suite à une situation qui empêche les locuteurs de continuer à communiquer dans la langue de leurs ancêtres. À l'origine du créole, on trouve le pidgin, une langue seconde rudimentaire qui a été improvisée entre des locuteurs qui étaient dans l'impossibilité de communiquer dans leur langue première respective. Mais dès lors qu'une nouvelle génération acquiert un pidgin comme langue première, celui-ci parvient généralement à se fixer et se complexifier linguistiquement, pour devenir un créole. Une des langues sources fournit la partie la plus importante du vocabulaire créole - cela s'explique par un processus d'acquisition qui reste partiel. Dans le cas des créoles qui utilisent un vocabulaire anglais, ce sont les esclaves africains qui se sont retrouvés dans une situation traumatique où l'anglais, sous une forme souvent assez réduite, était leur seul moyen de communication. Les mots issus de langues africaines (qui font en grande partie référence aux personnes, aux plantes et animaux, et aux activités religieuses) sont venus combler les lacunes de la langue anglaise. On pourra prendre l'exemple du créole jamaïcain pour illustrer cette définition [8] (1 - 2)

- **Variété de contact**

Une variété comme [l'anglais d'Irlande](#) est également née d'une situation de contact entre l'anglais et l'irlandais dans le pays, ce qui vient souligner l'importance des phénomènes géopolitiques tels que les invasions et les vagues d'immigration, mais se définit comme une variété de contact, et non une langue créole.

Une variété de contact doit son origine à une situation d'acquisition de langue seconde qui implique généralement un processus plutôt rapide de changement de langue dans le pays. Les communautés linguistiques concernées restent bilingues dans une certaine mesure, sans que cela soit une condition nécessaire, puisque les variétés de contact finissent par ne plus

dépendre d'une situation de bilinguisme sur le long terme. (Filppula, 1999) Ainsi, l'anglais d'Irlande est né d'un contact de long terme entre l'irlandais et l'anglais, dont la présence (à des degrés différents) est reconnue et enregistrée depuis le XII^{ème} siècle. S'il y a eu de nombreux stades dans la formation de l'anglais d'Irlande[9], la première partie du XIX^{ème} siècle a été une période particulièrement importante pour la variété, puisqu'elle présente toutes les caractéristiques décrites par Filppula. En effet, en 1800, moins d'un tiers de la population irlandaise parlait exclusivement anglais - on comptait environ deux millions de personnes parlant exclusivement irlandais, et un million et demi de bilingues dans le pays. En revanche, le recensement de 1851 indique que seulement 23% parlaient uniquement irlandais, et qu'alors que 77% des habitants étaient incapables de parler irlandais, seul 5% de la population ne parlaient absolument pas anglais. À la fin du siècle (recensement de 1881), il ne restait plus qu'1% des irlandais à ne pas parler anglais, alors que 85% d'entre eux n'utilisaient plus du tout l'irlandais.

C'est bien durant cette période que l'anglais d'Irlande a été formé, grâce aux efforts 'imparfaits des Irlandais pour apprendre cette langue étrangère dont ils allaient faire leur nouvelle langue maternelle. C'est ce processus d'acquisition, par lequel les locuteurs ont modifié la langue qu'ils apprenaient selon leurs propres habitudes linguistiques (en termes de syntaxe, de vocabulaire et de prononciation) qui a permis à cette nouvelle variété d'anglais de devenir ce qu'elle est de nos jours. Prenons l'exemple de la réponse de cet homme du comté de Clare à son fils, qui lui demandait plus de lait pour son petit-déjeuner: Drink what's in your noggin, you bacach, and you'll get more while ago when you'll drink what's that. [Finis ce qu'il y a dans ton bol, petit mendiant, et tu en auras plus quand tu auras terminé ce que tu as déjà. (Ma traduction)] On a l'impression d'une quasi-improvisation, qui utiliserait des fragments entendus ça et là, au marché, à la ville ou simplement dans la rue. Il utilise « a while ago » pour signifier « in a little while ». De même, la structure « what's that » souligne une interprétation inhabituelle des démonstratifs anglais. Enfin, on retrouve des emprunts lexicaux irlandais, comme « noggin » (une petite tasse souvent en bois) ou « bacach » (mendiant). Alors qu'ils s'efforçaient d'apprendre l'anglais dans une situation de contact, les Irlandais ont réussi à créer l'anglais d'Irlande avant le début du vingtième siècle.

Il ne faut cependant pas oublier que si la situation de contact entre irlandais et anglais a amené à la création de la variété, cette dernière continue d'exister malgré la quasi-disparition de la langue source dans le pays. C'est donc bien que les facteurs géographiques et historiques ne sont pas suffisants pour analyser en détail quelque variété qui soit. C'est la

structure et le fonctionnement même de la société qui est à prendre en compte. Il s'agit dès lors de considérer le langage comme une question culturelle et identitaire.

2.2 Identités

Différenciation et identification - Classes sociales et ethnies

Des barrières sociales comme l'âge, la race, la classe sociale, peuvent sembler plus subjectives que des barrières géographiques ; elles sont néanmoins des facteurs déterminants dans la distribution des variétés d'une langue. En quelque sorte, une distance sociale peut avoir des effets similaires sur l'état d'une langue qu'une distance géographique. Si l'on considère les variations sociales au sein d'une langue, on s'intéresse donc à la manière dont elle varie selon le statut social des locuteurs. C'est William Labov, avec son livre *The Social Stratification of English in New York City* (1966), qui a introduit l'idée d'une stratification sociale dans le langage. On peut en effet établir une corrélation entre certaines caractéristiques linguistiques et certaines caractéristiques sociales, comme la classe, par exemple. Ainsi, un locuteur appartenant à une classe plus modeste aura plus de chance d'utiliser une variété non-standard qu'un locuteur issu d'une classe aisée. Trudgill (1995) représente ces corrélations sur un diagramme qui permet de mieux comprendre l'idée d'un continuum entre différentes variétés.

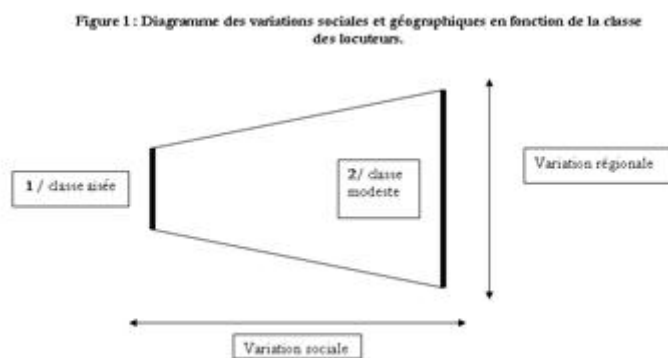


Figure 1 : Diagramme des variations sociales et géographique en fonction de la classe des locuteurs

Cette idée de stratification sociale du langage pose dès lors la question de son importance identitaire et des attitudes langagières de la société. En effet, un locuteur qui tient à s'identifier à une classe supérieure à la sienne peut avoir tendance à adopter une variété dont le prestige est plus important. Cela peut même amener à un phénomène *d'hypercorrection*, où l'locuteur en question va en quelque sorte être plus royaliste que le roi en terme de linguistique, pour se différencier de son milieu et de sa variété d'origine.

Mais le caractère marqué d'une variété peut également être facteur d'identification, et dans ce cas, le fait d'utiliser une variété non-standard va permettre de souligner son intégration à un groupe particulier - qu'on parle de classe sociale, d'ethnie ou même de style de vie. Pour mieux comprendre ce phénomène, revenons un instant à la plus contemporaine de nos épigraphes et à son auteur, Sacha Baron « Ali G » Cohen[10]. Ali G offre une représentation complexe de ce qu'on appelle *London Jamaican English*, une variété issue du créole jamaïcain. Celle-ci s'est créée avec la deuxième génération d'émigrants jamaïcains en Grande-Bretagne - on peut la voir comme un acte d'identité, une volonté d'associer une nouvelle identité nationale et des origines jamaïcaines[11]. Le *London Jamaican English* se définit par une adaptation de formes de *London English* aux formes créoles au niveau syntaxique, et l'utilisation de vocabulaire créole. On obtient dès lors une variété qui pourrait être identifiée à du créole, mais qui témoigne aussi d'une forte influence des variétés d'anglais britanniques locales aux niveaux phonétique, syntaxique et lexical[12]. Il allie donc une identité jamaïcaine et une appartenance à la *working class* londonienne, mêlant ethnicité et stratification sociale.

Cela dit, certaines des interviews d'Ali G montrent clairement que sa connaissance du créole jamaïcain est plus que parcellaire. Cela a amené certains linguistes à dire qu'il représente en fait un nouveau phénomène linguistique londonien : l'appropriation du *London Jamaican English* par toute une partie de la jeunesse de la ville[13]. Dès lors, le phénomène d'identification dont on parlait n'est plus seulement ethnique ou sociale, mais il participe de la construction identitaire de toute une tranche d'âge de la capitale anglaise. On a appelé cela une variété locale et multiraciale : « ...it was the site of low-key, social symbolic renovation, wherein ethnicity was, if anything, deconstructed and a new ethnically mixed community English' created from the fragments » (Hewitt, in Sebba, 2003).

Par ailleurs, il est intéressant de noter que la plupart des messages laissés sur le dit-forum utilisent la même variété qu'Ali G dans ses sketches. En voici un exemple assez parlant : « *me iz frum da yookay but me iz in da states an me wanna woch sum ali g. Me gotsa problum mefinks. Bring yoo hairy batty over to dis side ov de worter* » (Sebba, 2003). [I am from the UK but I'm in the States and I want to watch some Ali G. I think I have problems. Bring your hairy butt over to this side of the water.] On l'utilise pour montrer son appartenance à la communauté Ali G' (qu'on la définisse comme une communauté de fans ou une communauté internet), après avoir reconnu que la langue du personnage en était une des caractéristiques principales. Dès lors, de nombreux participants se sentent obligés de souligner

leur ethnicité d'une autre manière : « *Just in case you hadn't guessed, I'm white* » (Sebba, 2003).

On voit donc bien qu'une variété particulière peut entraîner de nombreux actes d'identité de la part de ses locuteurs - ceux-ci vont de l'appartenance ethnique à la création d'une communauté virtuelle, en passant par des questions sociales ou générationnelles.

Langue et identité nationale

L'idée selon laquelle une langue est une variété qui s'est constituée une armée vient également nous rappeler que les questions d'identité s'étendent à l'échelle nationale.

En effet, une nation se définit en grande partie grâce à son passé et sa culture : « *Nationalism has to be understood by aligning not with self-consciously held political ideologies, but with large cultural systems that preceded it, out of which, as well as against which, it came into being.* » (Anderson, B. (1983)) Benedict Anderson souligne ici que les nations sont des entités plus spirituelles que factuelles. Elles seraient à comprendre comme des communautés de l'imaginaire, dans la mesure où leurs membres ne se connaissent pas tous entre eux, mais ont tout de même le sentiment d'appartenir à une seule et même communauté. On peut voir la nation comme une âme, un principe spirituel, et pas seulement comme une série de frontières géographiques. Ses membres partagent un héritage commun, un désir de vivre ensemble et une volonté d'entretenir cet héritage. Il est ainsi difficile de donner une définition précise et scientifique de la nation - avec ses aspects presque mythologiques, elle demeure une notion ambiguë et en perpétuelle évolution. On voit bien que la langue joue un rôle déterminant dans la constitution d'une identité nationale.

Si l'on reprend l'exemple de l'Irlande, on apprend que l'Angleterre avait compris très tôt l'importance de la langue pour leur entreprise colonisatrice. En effet, les statuts de Kilkenny (1366) énoncent déjà une interdiction formelle pour les colons d'utiliser la langue irlandaise, sous peine de punitions sévères. De même, dans son essai *View of the present state in Ireland*, Spencer explique que la seule manière d'obtenir l'obéissance des Irlandais serait de leur couper les cheveux, de changer leurs vêtements et **de les obliger à parler anglais**. Il était convaincu que tant que les Irlandais parleraient leur langue, il serait impossible de leur faire accepter la domination anglaise et les traditions de leurs envahisseurs: *The speech being Irish, the heart must needs be Irish.* (cité dans Kiberd, D. (1995; 10)). Le problème ne s'est en aucun cas résolu une fois l'anglais établi comme nouvelle langue première de la grande majorité des habitants à la fin du XIX^{ème} siècle. La lutte pour l'indépendance du pays entraîna d'un côté une volonté de faire renaître la langue irlandaise, avec Douglas Hyde^[14] et la *Gaelic League*, et plus généralement le mouvement du *Celtic Revival* (Renaissance celtique), dans lequel

étaient impliquées des figures littéraires telles que W.B. Yeats, ou Lady Gregory. Cela dit, une grande partie de la population finit par considérer ces efforts comme illusoire, et même des hommes politiques influents, tels que Daniel O'Connell, prônèrent l'abandon de l'irlandais en soulignant l'importance grandissante de l'anglais comme agent de progrès et d'émancipation dans le pays.

Ce dilemme identitaire se retrouve encore de nos jours dans le pays, avec un irlandais parlé par une minorité, située dans l'Ouest du pays, et un pays qui construit sa différence grâce au langage de ses anciens colons. Par exemple, la constitution irlandaise n'offre sa version en irlandais que sur le verso de la version anglaise.

C'est alors qu'une variété non-standard comme *l'Irish English* permet, malgré une absence déplorable de reconnaissance académique ou officielle, de suggérer une troisième voie, une nouvelle manière de penser le lien entre l'identité post-coloniale et le langage. Des auteurs comme Brian Friel, et son projet théâtral intitulé [Field Day](#) en sont un parfait exemple : « *I think that the political problem of this island is going to be solved by language... Not only the language of negotiation across the table, but the recognition of what language means for us on this island... Because we are in fact talking about the marrying of two cultures here, which are ostensibly speaking the same language but which in fact are not* ». L'idée de traduire des classiques, comme les *Trois Sœurs*, de Tchekhov, en anglais d'Irlande, souligne bien sa volonté de conserver un héritage linguistique national tout en l'adaptant aux besoins contemporains du pays.

En somme, quelle que soit l'identité en question, un mouvement vers l'hybridité et la reconnaissance des variétés non-standard serait une manière de gérer des communautés en perpétuelle évolution géopolitique et linguistique.

3. À quoi les sociolinguistes servent-ils ? Méthodes et objectifs de recherche

Maintenant qu'on a compris certains des enjeux de la sociolinguistique, il sera intéressant de se demander comment un sociolinguiste travaille, quelles méthodes il utilise, et quelles difficultés il rencontre. On s'intéressera également à des hypothèses nouvelles quant au potentiel de la discipline.

3.1 Méthodes de travail et problèmes posés

Une des méthodes les plus courantes utilisées par les sociolinguistes pour étudier la variété qui les intéresse est d'effectuer des enregistrements des locuteurs qui la parlent. Il peut s'agir d'entretiens conduits par le linguiste, ou de conversations entre plusieurs locuteurs. Le premier problème qui se pose est celui du paradoxe de l'observateur (Mc Mahon, 1994). En effet, si le linguiste se présente comme tel, il risque de susciter un processus de correction trop

important auprès des personnes qu'il enregistre, et de passer à côté des formes non-standards qui l'intéressent. Ainsi, [Jeffrey Kallen](#), qui étudie l'anglais d'Irlande, raconte comment il a passé des heures à enregistrer un Dublois sans que ce dernier n'utilise une seule fois l'*after-perfect*, mais que cette même personne croisée par hasard dans un bus l'a utilisée à plusieurs reprises en quelques minutes. Pour cette raison, certains linguistes (comme Filppula, dans le cas de l'anglais d'Irlande, par exemple) préfèrent ne pas parler du véritable but de leurs entretiens, mais prendre un autre prétexte, comme l'étude du folklore local.

Un autre problème qui s'est longtemps posé dans la recherche sur les variétés d'anglais non-standards est lié à la sélection des locuteurs étudiés. En effet, la plupart des enregistrements concernaient une catégorie bien particulière de la population, appelée les NORMs (Non mobile, Older, Rural Males) par Chambers & Trudgill, ce qui ne permettait pas d'avoir une vue d'ensemble sur les variétés utilisées dans un pays. Les générations plus jeunes, plus urbaines, et plus mobiles n'étaient guère prises en compte sous prétexte que leur langue était forcément moins pure' et moins riche en éléments non-standards.

Il est également possible de travailler à partir de questionnaires, qui demandent souvent à des locuteurs d'évaluer l'acceptabilité de certaines formes linguistiques - c'est la méthode utilisée par Hickey dans son étude de l'anglais parlé à Dublin, par exemple.

En terme d'étude des attitudes linguistiques d'une population donnée, l'un des tests les plus célèbres est appelé *matched guise test*, et fut élaboré par Wallace Lambert pour étudier les attitudes linguistiques des habitants de Montréal. Des sujets bilingues (ou capable de parler plusieurs variétés de la même langue) sont enregistrés pendant deux minutes dans chacune des variétés qu'ils maîtrisent. Ces enregistrements sont ensuite passés à un groupe d'individus qui sont chargés de juger' les locuteurs, sans savoir qu'ils entendent plusieurs fois la même personne. À l'aide d'un questionnaire, les juges' donnent leur sentiment sur la personnalité, le caractère et les origines de la personne qu'ils entendent, et le déroulement du test est censé permettre spontanéité et sincérité de la part de la personne interrogée. Cela dit, Lambert lui-même a remis en question cette technique, notamment parce qu'il est difficile de déterminer si les opinions exprimées par les personnes interrogées sont effectivement les leurs, ou simplement celles qu'ils pensent devoir exprimer en public. Par ailleurs, le déroulement du test et les questionnaires eux-mêmes peuvent facilement entretenir des stéréotypes qui seraient peut-être moins évidents dans la vie de tous les jours.

On comprend donc bien que les méthodes des sociolinguistes permettent un travail innovant et expérimental, mais qu'elles nécessitent une certaine réserve et une grande réflexion pour améliorer leur efficacité.

3.2 Sociolinguistique et sciences de la nature

Dans certains cas, comme pour la création d'une nouvelle variété dans une situation de 'table rase' à partir de différentes variétés d'une même langue mises en contact, il est possible de combiner des méthodes propres à la sociolinguistique et des méthodes plus proches de celles des sciences de la nature. En effet, Trudgill (2004) explique que si l'on dispose de données linguistiques et démographiques suffisantes à propos des variétés d'origine, il est possible de faire des prédictions, dans les limites du possible, sur le résultat général du mélange des variétés en question.

Il étudie le cas de l'anglais de Nouvelle Zélande, le résultat d'un mélange de différentes variétés d'anglais - des variétés anglaises régionales, mais aussi de l'anglais d'Irlande et d'Écosse. Cela lui permet également de faire un parallèle entre différentes variétés d'anglais de l'hémisphère sud (comme l'anglais sud africain et l'anglais de Nouvelle Zélande, par exemple), car ceux-ci ont plus ou moins les mêmes origines: *they arose from similar mixtures of similar dialects in similar proportions occurring at similar times. If you bake cakes, I suggest, from roughly the same ingredients in roughly the same proportions in roughly similar conditions for roughly the same length of time, you will get roughly similar cakes* (Trudgill, 2004).

C'est en utilisant des principes proches de ceux de l'évolution qu'il parvient à établir plusieurs stades dans la formation d'une nouvelle variété :

- **Mélange** : réunion dans un même lieu de personnes parlant différentes variétés d'une même langue
- **Harmonisation** : perte des variantes **démographiquement** minoritaires (le statut social n'entre pas en compte dans cette phrase).
- **Régularisation** : les formes régulières et non marquées peuvent survivre même si leur poids démographique est moindre. La **simplicité structurelle** est privilégiée.
- **Développement inter-variétés** : des formes qui n'existaient pas dans les variétés d'origine naissent de l'interaction entre ces dernières.
- **Réattribution** : lorsque plusieurs formes ont survécu au processus d'harmonisation, elles se voient attribuer de nouvelles particularités dans la variété créée. Elles peuvent être géographiques, sociales, stylistiques ou allophoniques.
- **Concentration** : la nouvelle variété se stabilise et acquiert des normes et de la stabilité.

On voit bien ici que la recherche sociolinguistique s'effectue de manière raisonnée et scientifique, et qu'elle peut parfois utiliser de manière productive des méthodes et des théories (comme la théorie de l'évolution, par exemple) issues des sciences de la nature.

3.3 Standards et non-standards

Par ailleurs, si le sociolinguiste s'intéresse aux variétés non-standards en tant qu'elles sont des systèmes linguistiques cohérents, il paraît logique de pouvoir utiliser des théories linguistiques plus « standards » pour les analyser.

Une structure syntaxique issue de l'irlandais, comme l'*after*-perfect, est toujours utilisée en anglais d'Irlande, parce que l'emploi irlandais d'*after* est cohérent avec le réseau sémantique « standard » de la préposition, établi par la linguistique cognitive (Lakoff, Langacker, Evans...)

Mais qu'est-ce que l'*after*-perfect ? Quand un Irlandais dit : « *I am after writing a letter* », cela ne signifie pas qu'il a en projet d'écrire une lettre, comme en anglais standard, mais qu'il vient juste de le faire. Cette forme a pour origine une structure irlandaise similaire qui exprime un passé récent :

(1) – *Táim tar éis litir a scríobh* – Tá (verbe être) + Sujet + tar éis/i ndéidh (= after) + N + a + Nom verbal

Pour être plus précis, cette forme rapporte la conclusion d'une action (writing a letter) en faisant référence à un état initié par la conclusion de cette action (the state John is in).

Si l'on part du principe que le sens premier (ou protoscène) d'une préposition comme *after* est toujours spatial, par exemple dans la phrase : *John ran after Julie*, on le représenter de la manière suivante :

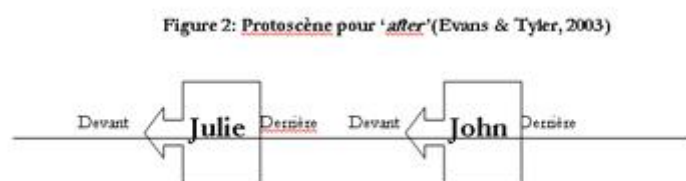


Figure 2 : Protoscène pour '*after*' (Evans & Tyler, 2003)

Au risque d'enfoncer des portes ouvertes, on voit que John est bien derrière Julie, et qu'ils courent tous les deux dans la même direction.

À partir de ce schéma de départ, on peut retrouver les autres sens de la préposition par dérivation :

Dans *John has been after getting Julie to marry him from the start*, on voit bien que la poursuite n'a plus rien de physique - en revanche, « after » permet d'exprimer un projet que l'on cherche à réaliser, que l'on « poursuit », en quelque sorte.

John is looking after Julie while she is ill. Ici Julie n'est plus le but de la poursuite, mais l'objet de l'attention de John.

John takes after Julie. Dans ce cas, enfin, Julie n'est plus un but mais en quelque sorte un modèle, conscient ou non.

La protoscène peut également prendre une dimension temporelle, comme dans *After John left, Julie found herself another man*.

Il convient alors de se demander comment une phrase comme *John is after writing a letter to Julie* (= John has just written a letter to Julie) peut entrer dans ce réseau sémantique sans contredire la protoscène que nous venons d'établir.

Pour cela, il nous faut comprendre que l'anglais, comme de nombreuses langues du monde, a une manière spatiale de représenter la temporalité comme un objet en mouvement (Lakoff & Turner, 2003) - nous faisons face au futur, et les événements (E1, E2) arrivent face à nous :

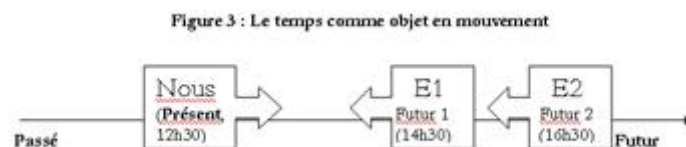


Figure 3 : Le temps comme objet en mouvement

On se rappelle que notre structure non-standard permet de décrire un état qui est induit par la conclusion d'une action - c'est donc en quelque sorte comme si l'on représentait deux moments dans le temps : l'action qui amène à l'état décrit, et le dit-état. Une phrase telle que *John is after writing a letter to Julie* pourrait donc se schématiser de la manière suivante :

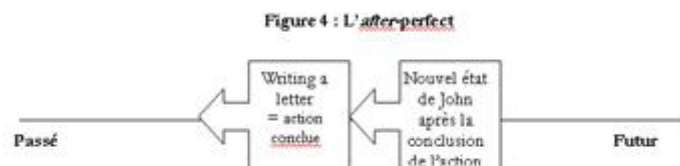


Figure 4 : L'*after-perfect*

On retrouve bel et bien un schéma similaire à celui de la protoscène, ce qui justifie l'utilisation d'*after* qu'en font les Irlandais dans cette structure non-standard, et explique au

moins en partie le fait que celle-ci ait perduré, alors que la plupart des locuteurs dans le pays ne parlent plus irlandais (L'Hôte, 2006).

Cet exemple illustre donc comment il est possible d'utiliser des théories standards au profit d'une analyse détaillée d'une structure non-standard.

Conclusion

La sociolinguistique est donc une discipline relativement nouvelle aux intérêts variés. Elle permet une meilleure compréhension des langues telles qu'elles sont réellement parlées dans le monde, et est un outil indispensable pour faire évoluer les stéréotypes linguistiques et promouvoir la diversité. Et pour comprendre que l'anglais de J.M. Synge, celui d'Ali G et celui des présentateurs de la BBC sont certes différents, mais ont tous une validité et une histoire.

Bibliographie sélective

Anderson, B. (1991) *Imagined Communities: reflections on the origin and spread of nationalism*. London: Verso.

Evans & Tyler (2003) *The semantics of English prepositions: spatial scenes, embodied meaning and cognition*, Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press.

Filppula, Markku (1999) *The grammar of Irish English: language in Hibernian style*, London; New York: Routledge.

Hudson, R.A. (1996) *Sociolinguistics*, Cambridge [England]; New York, NY, USA: Cambridge University Press.

Kiberd & Longley (2001) *Multi-culturalism: the view from the two Irelands*, Cork University Press in association with the Centre for Cross Border Studies, Armagh.

Kiberd, D. (1995). *Inventing Ireland*. London: Vintage.

Labov, William (1966) *The Social Stratification of English in New York City, Washington, D.C.: Center for Applied Linguistics*.

Lakoff, George & Johnson, Mark (2003) *Metaphors we live by*, Chicago: University of Chicago Press.

Lakoff, George (1987) *Women, fire, and dangerous things: what categories reveal about the mind*, Chicago: University of Chicago Press

L'Hôte, Emilie (2006) *Translations and hybridity: an analysis of contemporary Irish English*, Mémoire de Master2 non publié, ENS-LSH/Université Lyon2.

McMahon, April (1994) *Understanding language change*, Cambridge; New York, NY, USA: Cambridge University Press.

Sebba, Mark (2003) Language and identity in the Ali G websites, in Christian Mair, ed., *Interactional sociolinguistics and cultural studies*, Thematic issue of *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik* 28(2): 279-304. Tübingen: Gunter Narr Verlag.

Trudgill, Peter (1995) *Sociolinguistics: an introduction to language and society*, London, England: New York, N.Y., USA: Penguin.

Trudgill, Peter (2004) *New-dialect formation: the inevitability of colonial Englishes*, Edinburgh: Edinburgh University Press.

[1] Craic (prononcé /krak/, ce qui permet à Ali G de faire un jeu de mots sur crack') est un mot gaélique qui signifie amusement, ou plaisir. Il fait partie des emprunts gaéliques présents en anglais d'Irlande.

[2] Il est par ailleurs intéressant de noter que les variations syntactiques sont généralement plus rares que les autres (Hudson, 1996). On peut dès lors suggérer que la syntaxe est un facteur de cohésion dans la langue, alors que le lexique et la phonétique resteraient des facteurs de différenciation.

[3] A chaque groupe de variétés correspond même un standard différent, et l'on pourra ainsi parler d'un standard britannique (auquel correspond la prononciation connue sous le nom de Received Pronunciation), d'un standard américain, d'un standard irlandais, etc.

[4] On fait souvent la distinction entre l'irlandais du comté de Munster et l'irlandais d'Ulster, mais même de petites communautés comme Cois Fhairrge, dans le comté de Galway offrent de nombreuses variations à leurs locuteurs.

[5] /tchiki-ar-la/ « Notre jour viendra. » Cette formule était très populaire parmi les républicains irlandais lors du combat pour l'indépendance du pays au début du XXème siècle.

[6] Cette dernière est connue sous le nom d'hypothèse de Sapir & Whorf et soutient en quelque sorte un relativisme du langage qui pose de sérieux problèmes aux niveaux conceptuel et cognitif, lorsqu'elle est poussée à l'extrême. Un relativisme modéré peut cependant mener à des analyses intéressantes, mais il est nécessaire de postuler que les gens ont en commun une capacité de conceptualisation générale qui ne dépend pas de ce qui les différencie en termes de systèmes conceptuels. (People share a general conceptualising capacity regardless of what differences they may have in conceptual systems) (Lakoff, 1987). Quant à [Geoffrey Pullum](#), on peut dire qu'il rejette l'hypothèse whorfienne avec force et humour : « Here's some advice. Whenever you hear someone starting to say something that begins with "The X have no word for Y", or "The X have N different words for Y", never listen to them, and always check your wallet to make sure it's still there. »

[7] À la question de savoir si le créole est une langue ou une variété, Mark Sebba suggère une réponse intermédiaire pour le moins satisfaisante - le créole serait un type de langue particulier. (Keynote Speech de "Ways With Words", Language Conference, Sheffield 1995)

[8] Cette définition du créole nous sera fort utile dans la suite de cet article pour comprendre l'une de nos deux épigraphes.

[9] L'époque des plantations de Cromwell au XVII^{ème} siècle a entre autre contribué à lui donner une nouvelle direction.

[10] « Ali G » est un comique britannique qui s'est fait connaître il y a quelques années déjà (« Borat » est un autre de ses avatars). L'artiste derrière ce succès se nomme Sacha Baron Cohen - un ancien étudiant « blanc » de Cambridge, qui vient d'une petite ville proche de Londres. Son personnage, Ali G, est un chef de gang aux origines ethniques ambiguës, qui apprécie et encourage même l'usage de drogues, la grande criminalité et le sexe. La plupart de ses sketches sont des interviews de vraies célébrités ou hommes politiques, durant lesquelles il s'évertue à révéler leur mesquinerie, leur ignorance et leur racisme sous couvert de questions apparemment naïves (Sebba, 2003).

[11] On parle parfois de Black British identity' (Sebba, 2003).

[12] Cette variété est le plus souvent utilisée en parallèle avec la variété d'anglais britannique locale considérée comme la langue maternelle de l'interlocuteur. (on parle alors de "code-switching")

[13] On notera entre autres la remarque d'un utilisateur sur le forum : « *Have all of you people ever been to London? if you have you will notice that prob about 90% of white kids under 15 speak like Ali G.* »

[14] La conférence de Hyde intitulée "The Necessity for De-Anglicising Ireland" (De la nécessité de désangliciser l'Irlande) eut lieu le 25 novembre 1892 à la Irish National Literary Society à Dublin. Hyde devint ensuite le premier président d'Irlande, de 1938 à 1945

Emilie L'Hôte, "Introduction à la sociolinguistique", *La Clé des Langues* [en ligne], Lyon, ENS de LYON/DGESCO (ISSN 2107-7029), avril 2007. Consulté le 12/03/2020. URL: <http://cle.ens-lyon.fr/plurilingues/langue/introduction-a/introduction-a-la-sociolinguistique>

La définition de psycholinguistique

La psycholinguistique désigne l'étude des processus psychologiques à l'œuvre dans l'acquisition et l'utilisation d'une langue naturelle.

L'histoire de la psycholinguistique

La psycholinguistique est une discipline récente. Elle a hésité sur son identité tout en suscitant un nombre considérable de travaux empiriques et de débats théoriques. Plus précisément, le terme *psycholinguistique*, proposé en 1954, concrétise la rencontre de trois disciplines:

- La psychologie de l'apprentissage, de tradition béhavioriste.
- La linguistique structurale.
- La théorie de l'information.

D'abord envisagée comme l'étude des processus de codage et de décodage mis en jeu dans les actes de communication verbale, elle s'est ensuite, sous l'influence prépondérante de Noam Chomsky, consacrée à l'étude de la réalité psychologique de concepts linguistiques. Nombre de travaux ont alors assimilé plus ou moins directement le modèle formel de description de la langue comme grammaire et le modèle psychologique des processus affirmant l'existence d'une capacité spécifique à l'acquisition et à l'utilisation du [langage](#). À partir de 1975, la psycholinguistique s'engage dans une perspective fonctionnelle dont le but est de comprendre le fonctionnement du locuteur humain, de construire et de valider un modèle de ce locuteur intégrant les processus de perception, de compréhension et de production du langage. Branche de la psychologie cognitive, la psycholinguistique actuelle articule ses démarches avec celles qui sont à l'œuvre dans d'autres secteurs d'étude de l'activité mentale (la perception, l'attention, la mémoire, la résolution de problèmes). En interaction avec l'intelligence artificielle, qui par la simulation des conduites sur ordinateur lui fournit des observations suggestives, elle tend également à intégrer les travaux dont la finalité est de caractériser les structures neuronales qui sous-tendent les activités de traitement de l'information linguistique. Se fondant sur une approche diversifiée du langage prenant en compte l'ensemble de ses composantes linguistiques, elle aborde le traitement d'unités plus étendues que la phrase et cherche à valider ses hypothèses sur des langues de structures diverses. L'enjeu est alors de savoir si le format des représentations mentales mises en jeu est caractéristique de l'espèce humaine ou de la structure de la langue choisie.

La perception du langage

Par perception du langage, on entend généralement l'ensemble des processus qui interviennent entre la réception du signal et l'attribution d'une signification. Ainsi, pour passer du son au sens, un traitement complexe qui intègre différentes étapes est requis. [Les représentations mentales](#) successives élaborées au cours du traitement se déroulent dans un temps très bref et le plus souvent l'individu n'en prend pas conscience. Dans le flux sonore continu, l'auditeur doit identifier la succession d'unités spécifiques, les phonèmes. Comment un stimulus dont les propriétés acoustiques varient de façon continue peut-il être analysé de manière discrète par le récepteur? Certains travaux ont proposé une réponse en termes de détecteurs spécialisés susceptibles de procéder au repérage des traits distinctifs. D'autres ont souligné le caractère catégoriel de la perception des phonèmes tant chez l'adulte que chez le nourrisson. Toutefois, la complexité des relations entre le stimulus physique et le percept laisse supposer que les mécanismes en jeu ne se résument pas à la simple détection des traits acoustiques. La théorie motrice de la perception de la parole insiste sur la liaison entre les processus de production et de perception. Différent de l'objet acoustique, l'objet phonétique que nous percevons pourrait être une représentation abstraite de ce que produit le locuteur. L'unité de perception à partir de laquelle s'effectue la segmentation du signal sonore reste objet de controverse. En effet, est-elle un phonème, une syllabe ou un mot? En ce qui concerne la connaissance des mots de la langue, les recherches ont formulé l'hypothèse d'[un lexique](#) mental comportant l'ensemble des informations phonologiques, morphologiques, syntaxiques et sémantiques. L'accès au lexique des mots isolés est très rapide, l'identification précédant la fin de la stimulation. Une des questions est de savoir s'il existe un ou plusieurs lexiques? On a pu montrer que l'accès aux mots fonctionnels n'est pas affecté par l'effet classique de fréquence existant pour les autres mots. De même, y a-t-il un lexique commun au langage écrit et au langage oral? Comment envisager le lexique du sujet bilingue? Deux mécanismes sont actuellement proposés pour rendre compte des procédures d'accès au lexique:

- Des travaux plaident pour un *processus de recherche séquentielle*, active, assimilable à la consultation de fichiers, sans intervention des niveaux syntaxique et sémantique. Cette conception *modulaire* de l'accès lexical et, plus généralement, de la perception du langage soutient que les informations sont analysées par des processeurs autonomes organisés sériellement.

- D'autres travaux suggèrent que les informations provenant de différents niveaux agissent interactivement lors de l'accès au lexique, soulignant l'importance des facteurs contextuels.

Quelle que soit la conception avancée, les travaux se caractérisent par la mise en œuvre de paradigmes expérimentaux précis et originaux permettant, par des mesures en temps réel, l'analyse des procédures de traitement au moment où elles interviennent.

La compréhension du langage

Si la frontière entre la perception des phrases et leur interprétation est difficile à tracer, il est généralement admis que, pour comprendre une phrase, l'individu doit extraire les informations qu'elle contient en les intégrant dans un ensemble cohérent dans le même temps où il utilise des inférences provenant de ses connaissances générales et spécifiques. La séquence des procédures de traitement de l'information pourrait être ainsi résumée: après avoir identifié les items lexicaux, l'individu procéderait à une analyse syntagmatique de la phrase, utilisant les indices morphologiques et syntaxiques pour attribuer les rôles grammaticaux et construirait à partir de là une interprétation sémantique. Cette séquentialité des opérations renvoie à un fonctionnement dit *bottom-up*, c'est-à-dire déterminé par les données. En réalité, certains travaux montrent qu'à chaque niveau d'analyse peuvent intervenir des traitements *top-down*, c'est-à-dire issus de connaissances intervenant à d'autres niveaux. L'étude des stratégies mises en œuvre dans la compréhension montre que les propriétés structurelles (par exemple, la complexité de l'organisation syntaxique) constituent un déterminant de la complexité du traitement. Des travaux plaident en faveur d'un traitement autonome et automatique de certains aspects syntaxiques. D'autres travaux, y compris des recherches inspirées de l'intelligence artificielle, avancent que ce que fait l'individu n'est pas de construire une représentation syntaxique mais sémantique. Cette représentation sémantique est conçue comme un ensemble d'informations abstraites organisées en réseaux de divers types. En dépit des variantes proposées, il y a accord sur le caractère propositionnel de cette représentation, dont l'unité de base pourrait être la prédication. L'un des intérêts d'une représentation hiérarchique des propositions est sa capacité d'extension à des unités plus étendues que la phrase (par exemple, le texte).

La production du langage

Si la production du langage est, comme la perception, caractérisée par une série d'étapes, elle s'en distingue par deux propriétés essentielles: l'existence d'activités de planification et l'expression des intentions du locuteur. Les activités de planification sont étudiées principalement à partir des *erreurs* de divers types chez l'individu normal ou aphasique (par exemple, les échanges de mots, les déplacements, les anticipations, etc...), et par l'analyse de la répartition et durée des pauses dans les corpus spontanés. On a ainsi distingué plusieurs niveaux de planification:

- *Le premier niveau*: la représentation est de nature conceptuelle. La planification sémantique concerne des unités plus étendues que la phrase.
- *Le second niveau*: c'est celui de l'interface entre représentation cognitive et verbalisation. L'unité de traitement semble correspondre à la proposition.
- *Le troisième niveau*: les opérations phonologiques et de linéarisation du discours interviennent. Il s'agit du niveau où l'unité de programmation proposée pourrait être le syntagme.

L'étude des intentions du locuteur fait également intervenir de multiples dimensions:

- les choix lexicaux,
- l'ordre d'énonciation,
- l'organisation séquentielle de l'information.

De plus, un énoncé ne se borne pas à formuler le contenu informationnel d'une représentation: il instaure une relation entre le locuteur, l'auditeur et ce contenu lui-même dans une situation d'énonciation particulière.

Si le langage a une fonction de représentation, il est aussi un instrument de communication. Le locuteur doit notamment décider du type d'acte de langage (assertion, interrogation, ordre, promesse, etc...), de sa forme (littérale ou métaphorique) et de la visée argumentative de son discours.

Produire un énoncé ou un discours, c'est construire une représentation de l'activité de l'auditeur, de ses connaissances et croyances. L'étude des productions ne peut donc faire l'économie des déterminations d'ordre pragmatique.

<https://carnets2psycho.net/dico/sens-de-psycholinguistique.html>